

# Vers une nouvelle agriculture ?

Quel que soit l'âge auquel l'homme s'est appelé HOMME, que ce soit il y a deux millions d'années, que ce soit quand il domestique le feu (il y aurait quelque 500.000 ans), que ce soit encore plus tard, ce qui est certain c'est que notre espèce a vécu la plus grande partie de son histoire comme chasseur-cueilleur. L'homme, totalement intégré au manteau vert, totalement dépendant de lui, ne pesait rien dans l'équilibre des grands cycles qui régissent la biosphère. Nous étions peut-être la plus jeune des espèces, mais aussi la plus faible, la plus minoritaire. Nous parcourions les savanes et les forêts de notre pas de chasseur-cueilleur.

On estime que dix mille ans avant J.-C. il y avait environ 5 millions d'humains sur la terre. C'est justement vers cette époque que l'homme va se sédentariser. L'homme agriculteur cherche à tuer l'homme berger et c'est l'histoire même de Caïn et Abel. Il n'y réussira pas tout à fait puisque l'homme berger a survécu jusqu'à nos jours où c'est la civilisation industrielle qui est en voie de l'achever complètement. Elle pourrait bien achever aussi l'homme agriculteur, l'homme paysan et c'est ce dont nous nous entretiendrons aujourd'hui.

Cette civilisation agricole qui est encore la nôtre, quelle est-elle ? Quelles sont ses caractéristiques ?

Il y a quelque dix mille ans, en Mésopotamie, pense-t-on, une véritable révolution s'est produite. L'homme ne se contente plus de vivre dans ou sur le manteau vert, il entreprend de l'aménager à son profit. Il devient jardinier, sélectionneur. Ses seules sources d'énergie sont des énergies renouvelables comme le vent et l'eau, l'énergie humaine et animale. Ses seules sources de chaleur : le bois, la tourbe ou la bouse séchée. Ainsi se développe un système de polyculture où culture et élevage ne sont jamais séparés. Où l'animal n'est pas principalement source de viande, mais de lait, de laine, de peau, de travail. Ce type de culture (bien que l'homme ait commis parfois de grosses erreurs) était forcément respectueux des grands cycles de la

biosphère. Il ne pouvait en être autrement. Il fallait que le manteau vert perdure pour que l'homme survive. C'est tout un type de société qui naît. Nous allons alors connaître une croissance considérable puisque l'on estime qu'au temps de Jésus-Christ, il y aurait eu environ 250 millions d'habitants sur la terre. En 1800, c'est-à-dire au moment de l'émergence de la société industrielle, le milliard d'individus allait être atteint.

Et puis la démographie s'emballa. En l'an 2000, on estime à 6 milliards la population humaine. Est-ce l'émergence de la civilisation industrielle qui est responsable de cet accroissement de la population ? Point du tout. C'est l'évolution normale d'une courbe de croissance exponentielle que l'on observe pour toute population vivante pourvu que ses sources d'énergie et de nourriture ne soient pas limitantes. C'est aussi l'évolution normale d'une culture bactérienne. D'ailleurs, c'est dans les pays industrialisés que les populations vont commencer à se stabiliser. La régulation est étonnamment rapide. Les progrès de la médecine et l'amélioration des conditions de vie entraînent un spectaculaire allongement de l'espérance de vie. Les couples réagissent en réduisant drastiquement le nombre de maternités.

Qu'en est-il de l'agriculture ?

Elle connaît une spectaculaire transformation. L'industrialisation s'accompagne d'une émigration massive vers les villes, d'une désertion des campagnes, d'une disparition des paysans. Imaginons un citoyen européen de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où 80 % des hommes travaillaient la terre renaissant dans notre XXI<sup>e</sup> siècle. Il s'interrogerait avec anxiété. Où sont passés tous ces paysans ? Que font les êtres humains ? Qui les nourrit ?

C'est que l'agriculture s'est, elle aussi, industrialisée. Ce ne sont plus les forces de l'homme et des animaux que l'on injecte dans la terre, c'est le pétrole. 4 % de la population travaillent encore directement à la terre et nourrit le reste de la population. En

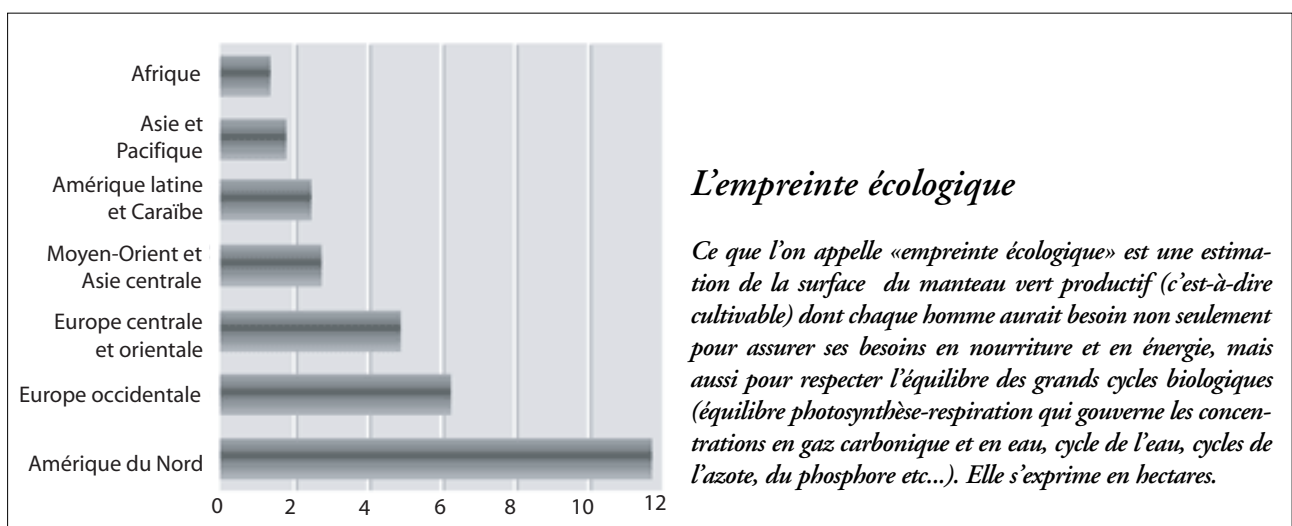
outre, le développement incroyable des transports, grâce au pétrole, ajouté au développement de la chaîne du froid permettant la conservation des aliments, provoquent une circulation mondiale effrénée de la nourriture et une compétition sans pitié.

Les forces politiques et économiques se réjouissent de cette évolution. Elles y voient la marche normale du progrès. De quoi nous plaignons-nous, en effet ? Jamais autant de nourriture n'a été produite. Les famines sont jugulées dans tous les pays industrialisés.

Les économistes et les urbanistes ne parlent que de l'extension de l'urbanisation, de la fragmentation des mégapoles. Le développement des pays développés semble obéir, aux yeux des experts, à un schéma de développement unique et inéluctable : la terre sera parsemée de grands centres urbains reliés entre eux par des autoroutes et, au milieu, ce qui restera du manteau vert : d'une part, des terres consacrées à la culture et à l'élevage intensif, d'autre part, des régions sauvages et désertes qui accueilleront les pseudo-aventuriers des siècles futurs.

Et pourtant, il y a un problème, un gros problème. L'homme est devenu trop gourmand. Lui qui était si économe quand c'est sa peine qui portait l'eau ou qui coupait le bois, le voilà qui, en moins de deux cents ans, va épuiser les réserves de pétrole accessibles (des millions d'années de photosynthèse). Qu'importe, les technocrates espèrent trouver dans le nucléaire une source quasi inépuisable d'énergie.

Et cependant, quelles que soient les solutions proposées pour fournir l'énergie, un problème demeure, incontournable : l'homme est devenu capable, grâce à son activité économique et industrielle, de déséquilibrer irréversiblement les grands cycles qui régissent l'équilibre de la biosphère. Ce sont les cycles du carbone et de l'oxygène (c'est-à-dire l'équilibre entre photosynthèse - produisant l'oxygène et fixant le gaz carbonique - et la respiration ou la combustion industrielle - consommant l'oxygène et produisant le gaz carbonique), les cycles de l'azote, du phosphore, le cycle de l'eau. En 1990, on estimait la consommation mondiale d'énergie à 8,8 milliard de tonnes équivalent pétrole (dont le pétrole représentait 32 %). Les estimations les plus récentes de la production photosynthétique totale proposent des chiffres tournant autour de 164 milliards de tonnes de matière sèche (dont 55 pour les océans et 109 pour les terres émergées). Cela représente à peu près 33 milliards de tonnes de carbone. Nous consommons donc pas loin de 30 % de la production photosynthétique terrestre actuelle. C'est énorme. «L'empreinte écologique» est une estimation très parlante de l'équilibre entre l'humanité et le manteau vert. Elle s'exprime en nombre d'hectares de terres biologiquement productives nécessaires pour produire les aliments et l'énergie que consommeraient ses habitants, mais aussi pour stabiliser la concentration en gaz carbonique de l'air et pour recycler les déchets. Elle mesure donc la surface nécessaire pour qu'un être humain vive en équilibre avec la biosphère en respectant les



## L'empreinte écologique

Ce que l'on appelle «*empreinte écologique*» est une estimation de la surface du manteau vert productif (c'est-à-dire cultivable) dont chaque homme aurait besoin non seulement pour assurer ses besoins en nourriture et en énergie, mais aussi pour respecter l'équilibre des grands cycles biologiques (équilibre photosynthèse-respiration qui gouverne les concentrations en gaz carbonique et en eau, cycle de l'eau, cycles de l'azote, du phosphore etc...). Elle s'exprime en hectares.

## L'HOMME ET LE MANTEAU VERT

cycles vitaux. On mesure ainsi que pour supporter un Américain du nord (le plus gros consommateur mondial), il faut 12 hectares de terres biologiquement productives par habitant. Il en faut 6 pour un Européen occidental. Seulement entre 1 et 2 pour un Africain ou un Asiatique d'aujourd'hui. La surface de la terre est d'environ 510 milliards d'hectares dont 70 % sont occupés par les océans. Il reste donc environ 150 milliards d'hectares de terres. Si l'ensemble des terres émergées pouvait être rendu biologiquement productif (ce qui est évidemment tout à fait impossible), notre planète ne pourrait pas supporter plus de 12 milliards d'Américains. La situation est donc grave sinon catastrophique. Si nous voulons perdurer sur cette planète, il va falloir enfin se soucier du respect des grands cycles biologiques. L'agriculture industrielle qui n'a pas 100 ans d'âge a déjà vécu, il va falloir en inventer une autre.

Le passage de l'agriculture traditionnelle à l'agriculture industrielle a été plus subi que décidé par les paysans. La pression économique mondiale, l'influence des ingénieurs agronomes ont été déterminantes. Tout en reconnaissant que cette évolution était obligatoire et a permis une augmentation spectaculaire du niveau de vie des agri-

culteurs, la nostalgie du vieux monde paysan, pauvre mais solidaire, est toujours vive.

L'évolution qui, nous le croyons, se dessine aujourd'hui, est fort différente. Le monde économique, l'industrie agroalimentaire, le corps des ingénieurs agronomes dans sa grande majorité (nous citerons l'exception remarquable que constitue un homme comme René Dumont) continuent d'adhérer dans leur ensemble à la doctrine du développement et de la productivité maximum. La contestation de ce schéma par un certain nombre de scientifiques et par des écologistes altermondialistes n'est prise en compte que de façon marginale et avec beaucoup d'hypocrisie par un système qui espère bien l'appriivoiser et même en tirer de nouveaux profits.

Mais, à la base, une révolution s'amorce. A travers des initiatives individuelles, un nouveau monde paysan tente de se construire, cherchant à rétablir une relation saine entre l'homme et le manteau vert. Le poids économique de ces initiatives est aujourd'hui extrêmement faible, voire ridicule. Il est pourtant fort probable que ce soit lui qui dessine l'avenir.

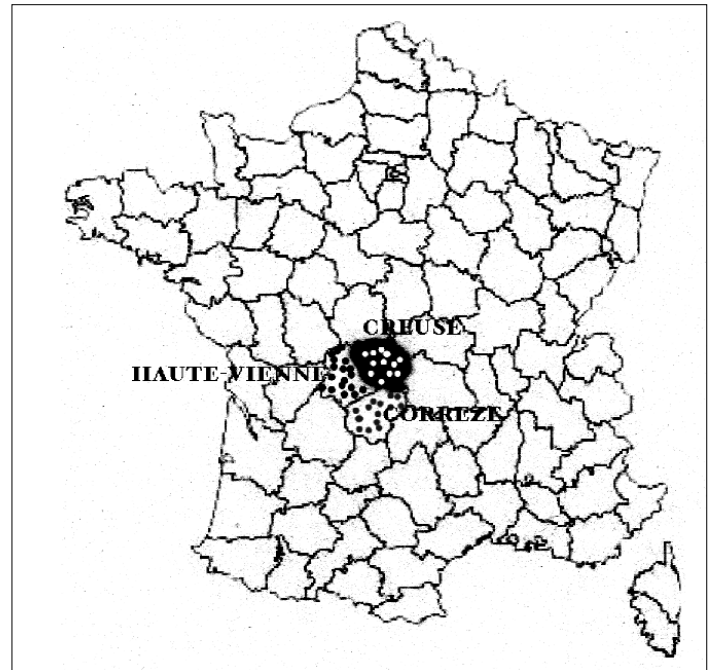
## Le Limousin un exemple ?

Le Limousin nous a paru une région particulièrement intéressante pour illustrer cette évolution qui, bien sûr, se produit aussi dans bien d'autres régions de France et du monde. C'est une des régions de France dans laquelle le dépeuplement rural a été le plus spectaculaire. Dans la Creuse, par exemple, département le plus touché par la désertification, la population est passée de presque 300.000 habitants en 1850 à 125.000 habitants aujourd'hui, avec une densité de 24 habitants au km<sup>2</sup> (une des plus faible densité d'Europe, trois fois moindre que la moyenne nationale). L'analyse des courbes démographiques révèle que ce n'est pas la forte émigration des maçons de la Creuse vers Paris et d'autres grandes villes comme Lyon et Saint-Etienne qui est

responsable de cette décroissance, car les maçons revenaient au pays et la population reste stable jusqu'à la guerre de 1914.

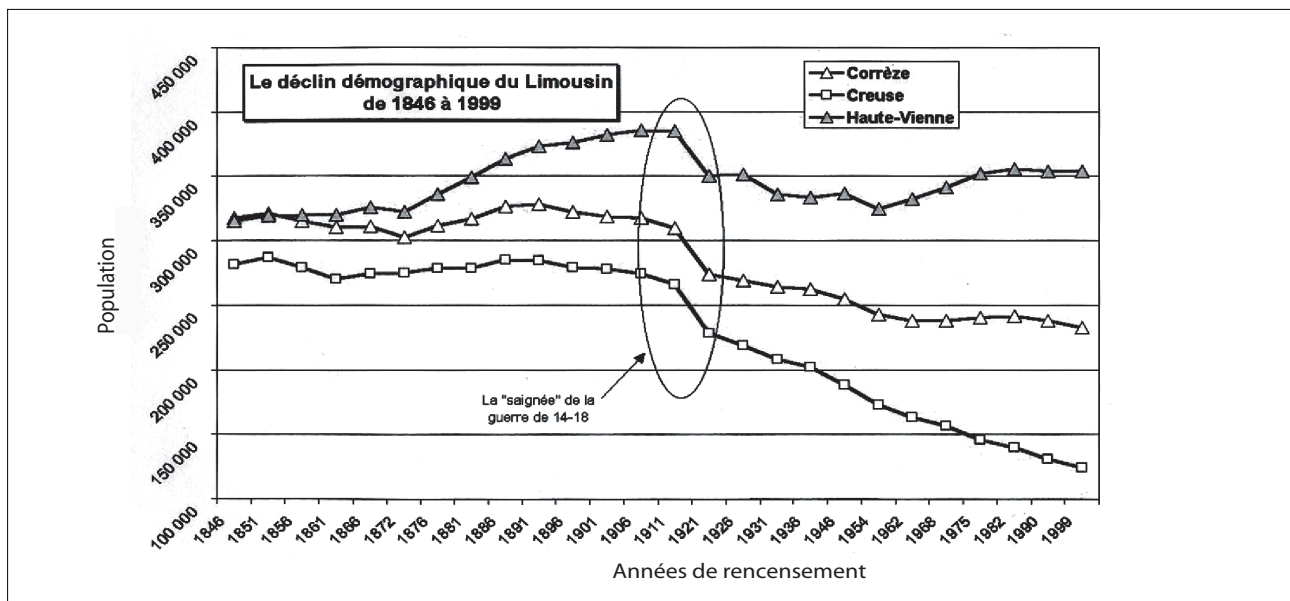
La grande guerre provoque une saignée de près de 50.000 habitants et, depuis, la décroissance est régulière et importante jusqu'à ces dernières années où un frémissement se produit. On assiste à la disparition de la vieille agriculture dans une région où l'industrie est très peu développée et incapable de fournir des emplois en nombre suffisant. La population vieillit, les fermes sont abandonnées. Ce pays de moyenne montagne n'est certes pas propice au développement d'une agriculture fortement industrialisée. Le syndrome de la désertification gagne les Creusois, syn-

drome entretenu par la rumeur et par la technocratie. Notre commune eut, il y a quelques années, connaissance d'un rapport d'expertise nous situant au-dessous du seuil de désertification. La densité moyenne est de 24 habitants/km<sup>2</sup> en Creuse, mais elle descend à 18 habitants/km<sup>2</sup> sur le plateau de Millevaches, alors que la moyenne nationale tourne autour de 80 habitants/km<sup>2</sup>. Je me permis de signaler que des régions comme la côte nord du Saint-Laurent, sont demeurées vivantes pendant plus de quatre cents ans, avec une densité d'habitants bien en dessous de ce seuil : c'est notre civilisation qui est en train de la désertifier par destruction des réserves en poissons (et particulièrement en morues) du fait de la grande pêche industrielle dans l'Atlantique nord.



La courbe ci-dessous est particulièrement intéressante. Elle montre que c'est dans la Creuse que la

décès, mais surtout de l'augmentation du flux migratoire entrant (ce solde qui était de 1 500 habitants par



décroissance de la population est la plus spectaculaire. Dans ce département, du fait de la faiblesse industrielle extrême, s'observe de façon exemplaire la disparition du vieux monde paysan qui occupait plus de 80 % de la population au XIX<sup>e</sup> siècle.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Ces dernières années, une légère augmentation de la population a, pour la première fois depuis longtemps, été observée. Elle résulte, pour une faible part, d'une augmentation des naissances et d'une diminution des

an pendant la décennie 1990, est proche de 2.650 (depuis l'année 2000). Cependant cette augmentation de la population touche essentiellement les communes périurbaines (et principalement les alentours de Brive et de Limoges), la population des communes rurales plus éloignées des grands centres et particulièrement celle du plateau de Millevaches continuant de décroître.

La répartition de la population active dans le Limousin est proche des moyennes nationales sauf

pour l'agriculture qui occupe encore 8,6 % de la population active (alors que la moyenne nationale n'est plus que de 4,4 %). L'élevage est la principale production puisqu'il représente plus de 80 % des exploitations, élevage à viande essentiellement, les exploitations laitières jouant un rôle mineur. L'élevage bovin est largement dominant avec la fameuse limousine qui est exportée dans plus de 70 pays. Le Limousin développe également d'autres filières (la filière ovine avec l'agneau du Limousin et le baronnet) et productions (notamment la pomme du Limousin).

L'exploitation du bois est traditionnellement associée à l'activité agricole. La forêt limousine couvre 563 000 hectares soit le tiers du territoire. La production de bois a doublé en 20 ans. Si cette activité et ses dérivés sont effectivement une source de main d'œuvre, il ne faut pas se cacher qu'il existe un antagonisme fort entre les paysans et les forestiers comme dans nombre de régions. Sur le plateau de Millevaches par exemple, il existe une véritable lutte pour résister au boisement extensif de ces régions déshéritées (et tout particulièrement à la plantation excessive de conifères) qui réduit les espaces de culture. Il est intéressant de rappeler qu'il y a seulement un siècle, le plateau de

Millevaches était essentiellement recouvert de Landes broutées par les moutons. D'autre part, pour ce qui concerne le boisement, le conifère n'est apparu que récemment, du fait de l'abandon des terres de pâtures, le Limousin étant, du fait de son sol et de sa pluviosité, le royaume du hêtre et secondairement du chêne et du châtaignier.

A l'occasion de ce numéro spécial-région, nous avons demandé à 5 agriculteurs-producteurs de la Creuse de nous raconter leur histoire. Ce sont toutes des histoires courageuses et exemplaires de démarches raisonnées et passionnées pour perpétuer, en la faisant évoluer, la condition de paysan. Ce sont toutes des tentatives pour maintenir le lien sacré entre les hommes et la terre, entre l'humanité et son manteau vert.

Nous n'avons, en aucune façon, cherché à donner une image représentative du monde des agriculteurs du Limousin. Nous avons simplement donné la parole à quelques couples de gens installés sur une terre et qui cherchent à en vivre. La discussion avec eux a été passionnante.

*Antoine Trémolières*

## Cinq aventures paysannes en Creuse

### **1- Tradition et agriculture moderne : *Denis et Régine Chaninas***

Denis et Régine Chaninas sont de très jeunes agriculteurs résidant dans un petit hameau : Laudeux-Piatoux sur la commune de Basville. Denis a 36 ans, il est père de quatre enfants. Il a perdu son père alors qu'il avait trois ans et ce sont ses grands-parents qui se sont remis à cultiver la petite ferme et y ont élevé Denis et sa sœur aînée. Denis qui était bon élève ne se destinait pas, au départ, à l'agriculture. Il aurait aimé devenir géologue. Néanmoins, aux alentours de ses quatorze ans, il a réalisé que son grand-père avait sauvé la ferme pour lui et désirait ardemment que Denis n'abandonne pas la terre. Il a donc suivi une école d'agriculture puis s'est lancé dans le métier de

paysan, à 18 ans. Il a bénéficié, au départ, de la terre et de la ferme de sa famille paternelle et d'un petit capital. Pour moderniser la vieille ferme traditionnelle et évoluer vers une agriculture «moderne», Denis a donc beaucoup investi et, pour ce faire, emprunté à des banques. Alors qu'il avait à peu près remboursé ses emprunts, il vient de réinvestir dans la construction d'une stabulation libre (il utilisait l'antique étable de la ferme). Denis est fier d'avoir, en quelque sorte, relevé le défi, répondu à l'attente de son grand-père et comblé le vide laissé par la mort de son père. Tout en les laissant libres de leurs choix, il aimerait que l'un de ses enfants reprenne la ferme. Son grand-père possédait une quarantaine d'hectares et en louait une trentaine. Denis a démarré uniquement avec les terres que possédait son grand-père ; puis il a ré-acquis un cer-

tain nombre de terres et travaille aujourd'hui avec 78 hectares. Le père de Denis élevait essentiellement des veaux de lait et des moutons. Son grand-père ne conserva que l'élevage de veaux et sa grand-mère avait monté un petit élevage de porcs (du porc fermier charcutier à l'ancienne). Denis discutait donc déjà d'une extension et d'une diversification de l'agriculture traditionnelle avec ses parents et ses grands-parents.

Possédant très peu de terre et parti d'un très petit cheptel (11 vaches), il dut agrandir son troupeau et décida (le premier dans la commune) de faire de la volaille hors-sol pour améliorer son revenu. Il produit donc, dans deux bâtiments de 400 m<sup>2</sup>, aux alentours de 30.000 poulets label rouge fermier d'Auvergne par an. Bien sûr, comme pour toutes les volailles label (et aussi le poulet bio), les animaux disposent d'une surface hors poulailler relativement importante.

Aujourd'hui, Denis élève donc 50 mères de race charolaise, élevage qui serait déficitaire hors les aides nationales et européennes à la production de viande bovine. L'élevage de la volaille ne reçoit aucune aide, mais dégage un léger bénéfice. Il vient de terminer le remboursement de son premier poulailler qui lui a coûté 400.000 F, avec seulement 10.000 F d'aide d'une association régionale, *La charte intercommunale du canton de Crocq*.

La situation de Denis est typique et bien représentative de la situation de nombre d'agriculteurs. Une ferme d'élevage, aujourd'hui, c'est une entreprise importante qui a nécessité un investissement considérable, d'où l'impression ressentie par les personnes de



la région travaillant comme ouvrier ou comme employé que les paysans sont toujours très riches. Mais, en fait, la somme dégagée pour vivre est faible et toujours menacée. Denis est, bien sûr, très inquiet des conséquences de la grippe aviaire. Il espère que les critères de qualité et de traçabilité exigés aujourd'hui pour notre agriculture seront des protections efficaces.

Mais la grande anxiété de Denis est que, tout en augmentant sa production et donc sa quantité de travail régulièrement, il lui semble que ses revenus n'augmentent pas ou guère. Il a l'impression, un peu désespérante, qu'il lui faut impérativement augmenter sa production pour rester dans le système sans en retirer un réel bénéfice personnel.

Pourtant, Denis est un homme manifestement heureux malgré une vie très particulière que peu de citadins imaginent sans doute. À la différence de l'agriculture traditionnelle (celle qui se pratiquait au temps des grands-parents de Denis) qui était un travail très communautaire, Denis est seul la plus grande partie de sa journée. Sur son tracteur, il navigue entre ses champs, ses étables, son poulailler. Il m'a confié qu'il n'avait pris pratiquement aucune vacance depuis son installation (seulement deux fois une semaine depuis 18 ans). Il est clair que son métier l'intéresse. Il est le premier dans la région à avoir installé un système vidéo dans son étable pour surveiller les vêlages, l'un des soucis majeurs de l'éleveur, d'octobre à mars. Sa femme vient souvent lui donner un coup de main et je rencontre toute la famille au milieu des vaches. Ils aiment tous les deux leur cadre de vie. Mais c'est une vie très solitaire (ils sont pratiquement seuls dans leur petit hameau) et Régine se demande si, quand les enfants seront un peu plus âgés, elle ne recherchera pas un travail à l'extérieur. Si elle restait à la ferme, elle envisagerait de développer un élevage nouveau dont elle serait responsable.

Denis aimerait avoir plus de temps pour vivre, pour voyager. Leurs seules sorties sont les visites familiales ou, parfois, le dimanche, de petites escapades en voiture... dans la campagne. Comme tous les agriculteurs que nous avons rencontrés, ils aiment leur cadre de vie et sont très sensibles à la beauté du paysage.

## 2- Diversification : élevage, tourisme et commerce : *Didier et Odile Labas*

Didier est fils d'agriculteur mais c'est son frère aîné qui a hérité en totalité de la ferme paternelle. Son épouse, Odile, a passé toute son enfance à Lyon, ne venant en Creuse que pour les vacances. Elle a toujours voulu être agricultrice et ses parents (qui n'étaient pas agriculteurs eux-mêmes) l'ont toujours soutenue dans sa vocation. Odile et Didier ont donc acheté une belle vieille maison dans le hameau du Montaurat sur la commune de Mérinchal. Ils ne possèdent en propre que 1,8 ha de terre et, pour élever les génisses qu'ils ont achetées, ils ont donc dû louer des terres. Ce fut là qu'ils ont rencontré les plus grandes difficultés. C'est un problème général pour tous ceux que nous avons connus qui se sont installés sans hériter de la ferme et des terres familiales car il est très difficile de trouver de la terre à louer en Creuse. Ils ont donc loué les terres dont personne ne voulait, c'est-à-dire des parcelles dispersées dans un rayon de 8 km. En 1991, ils ont acheté des génisses laitières qui ont été mises au taureau et les premiers vêlages sont arrivés en février 1993 : 16 vêlages, en plein air, sans aucune perte.

C'était, bien sûr, insuffisant pour vivre. Ils ont donc aménagé toute une aile de leur maison pour créer des chambres d'hôtes qui ont été ouvertes en 1994. Le cheptel a peu à peu augmenté et, en 1995, ils ont construit une stabulation. Actuellement, ils élèvent sur 96 hectares (entièrement loués) 60 mères ce qui représente environ 135 bêtes à l'arrière-saison. Ce sont des charolaises vendues comme brouards vers l'âge de huit mois (encore qualifiés de maigres) à des marchands de bêtes qui les engraisent ensuite dans d'autres régions (mais aussi, à l'étranger, tout particulièrement en Italie) : c'est le circuit le plus classique de la viande bovine en Limousin.

La structure dispersée de la surface de culture complique beaucoup la tâche en ce sens qu'elle implique des transports constants de bovins d'une parcelle à l'autre et leur rapatriement vers la ferme au moment des vêlages. Odile aurait souhaité aussi développer un élevage de bovins mais, étant donné l'impossibi-



lité d'augmenter la superficie de leurs terres, elle a décidé de planter un verger et de produire des petits fruits : myrtilles, framboises, mures.

Les chambres d'hôtes sont gérées indépendamment de l'exploitation qui est, elle, organisée en société. Récemment, Odile a créé, dans le hameau, une crêperie-dégustation, ouverte de juillet à août tous les après-midi et elle organise aussi des cueillettes directes au verger. Actuellement, l'activité petits-fruits (qui ne reçoit aucune aide) est encore déficitaire. L'activité bovine rapporte grâce aux primes et les chambres d'hôtes commencent seulement à être bénéficiaires du fait de l'amortissement de l'investissement. Odile juge l'activité chambres d'hôtes très rentable, mais la saison touristique en Creuse est limitée, au maximum, à deux mois dans l'année. Ils emploient un salarié en groupement d'entreprises une fois par semaine et entre 15 et 20 cueilleuses l'été au moment de la récolte des fruits. Ils emploient éventuellement quelques stagiaires et la crêperie est gérée familialement, essentiellement par Odile et les trois enfants.

Odile et Didier projettent d'investir dans la construction d'un hangar pour le foin actuellement stocké sous bâche mais, comme tous les éleveurs que nous avons rencontrés, ils sont inquiets pour l'avenir en raison de la réforme de la PAC qui prévoit de remplacer la prime à la bête par une prime à l'hectare, prime qui décroîtra progressivement pour disparaître normalement dans les années 2013.

Je n'ai pas pu rencontrer Didier qui court à travers ses champs toute la journée ; par contre, j'ai interrogé longuement Odile, une jeune femme extraordinairement active. Fortement engagée dans la vie associative locale, présidente de l'Office de tourisme de sa communauté de communes, elle anime aussi l'association du Montaurat, son hameau. Elle s'occupe aussi beaucoup de l'éducation de ses enfants. Malgré son caractère jovial et expansif, Odile n'aime pas les marchés, elle se pense mauvaise vendeuse ! Par

contre, elle met souvent ses produits en vente dans les différentes manifestations organisées dans le pays.

De la colline où se tient leur maison, on peut contempler toute la chaîne des puys et la chaîne de massif du Sancy. C'est un endroit magnifique et venteux. Odile et Didier ont choisi ce métier de paysan et ceci malgré les difficultés rencontrées, en particulier l'insertion dans le vieux monde rural dont ils sont pourtant extrêmement proches.

### **3- Du producteur au consommateur :** *François et Danielle Chatoux et leurs enfants*

C'est dans leur ferme auberge située dans la région rude du plateau de Millevaches sur la commune de Gentioux-Pigerolle que nous avons rencontré François et Danielle Chatoux et leurs deux enfants.

Danielle s'est installée sur la ferme de ses parents en 1969. C'était la première femme exploitante de toute la région. À cette époque, la ferme comptait 50 ha. Son père était encore sur la ferme et elle a perpétué l'élevage de bovins et d'ovins qui était pratiqué avec une dizaine de vaches et 150 brebis. François, lui, a passé son enfance en région parisienne. Il a toujours désiré devenir agriculteur mais, sous la pression de ses parents, il a fait l'Agro de Montpellier. Il s'est installé en 1978 à Faux-la-Montagne (à une dizaine de kilomètres de Pigerolle) sur une terre qu'il a achetée à la S.A.F.E.R. Le terrain de 80 hectares était complètement en friche et François y a d'abord élevé 400 brebis. François et Danielle se sont donc réunis. Au départ, chacune de leur exploitation était autonome avec les brebis à Faux-la-Montagne et les bovins à Pigerolle. Pour éviter d'entrer dans l'engrenage de l'agrandissement perpétuel des surfaces et pour amortir les investissements importants dans les bâtiments et le matériel, ils décident d'ouvrir d'abord trois chambres d'hôtes puis une ferme auberge. Danielle et François s'engagent activement aux niveaux politique et syndical et se battent pour défendre l'idée de s'insérer dans une politique de respect de l'espace plutôt que de développer - avec peu de chance de succès - une politique productiviste. Ils deviennent respectivement maires des communes de Faux-la-Montagne (François) et de Gentioux-Pigerolle (Danielle).

François est encore maire de Faux-la-Montagne (ce sera, je crois, son quatrième mandat). Tous les deux sont des militants déclarés et actifs de la cause du plateau de Millevaches et du maintien d'une réelle activité agricole sur ce territoire très défavorisé.

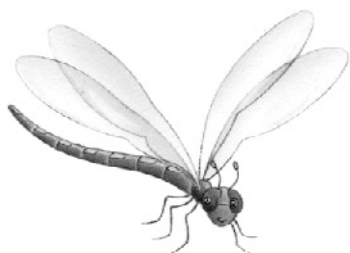
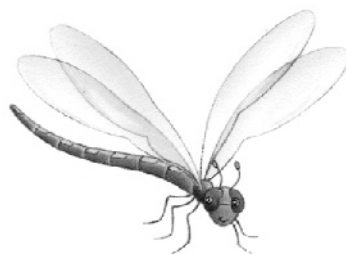
L'activité d'élevage ovin va décroître progressivement sans jamais disparaître. Leurs deux enfants, Florent et Jody, manifestant le désir de demeurer sur cette terre, la famille Chatoux décide d'ouvrir un nouveau champ de diversification. Outre les bovins, les ovins et la volaille, ils décident de développer l'élevage et la transformation du porc *cul noir*. Cette race porcine qui avait été délaissée par l'élevage industriel est une belle race bicolore très grasse. Le *cul noir* est élevé complètement en liberté dans des bois de chênes (avec un complément d'aliment bien sûr). Il est ensuite transformé (ainsi que la volaille) dans un magnifique laboratoire à la norme européenne construit juste à côté de la ferme auberge. Les produits sont soit vendus dans la ferme auberge, soit sur les marchés locaux (essentiellement Felletin Eymoutiers et Bourganeuf). Les Limousins, malgré la faible densité de population, restent très attachés à leurs marchés et à la production locale. En outre, 4 à 5 fois par an, la famille Chatoux se déplace sur de gros marchés situés en dehors de la région (jusqu'à Paris ou à Lyon).

Du fait que le porc *cul noir* a failli disparaître et n'a été sauvé que par quelques personnes isolées et militantes, ils ont dû installer une nursery à Faux-la-Montagne pour reproduire la race et avoir des petits cochons en nombre suffisant pour les mettre à l'engraissement en forêt de chênes. L'entreprise est maintenant constituée en GAEC (groupement agricole d'exploitation commune) regroupant Danielle qui s'occupe particulièrement de la ferme auberge (une très lourde charge puisque c'est elle et sa sœur qui préparent tous les repas), avec François et Jody qui est particulièrement chargé des bovins et des ovins. Sur un cheptel de 180 bêtes, 15 vaches et 15 veaux sont engraisés sur place et vendus dans les filières locales. Le reste est élevé en broutard et vendu pour engraissement. En fait, cela représente très peu de bêtes puisque le GAEC regroupe 5 personnes cultivant une surface de 450 hectares. La densité à l'hectare est de

# L'HOMME ET LE MANTEAU VERT



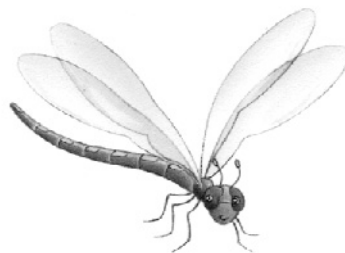
*Denis Chaninas et sa famille - Tradition et agriculture moderne*



*Suzanne Férat - Vaincre l'adversité*

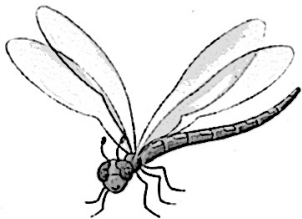


*La famille Chatoux - Du producteur au consommateur*





*Odile et Didier Labas - Elevage, tourisme et commerce*



*Laurent et Isabelle Bernard - Une aventure bio*

## Adresses

- Denis et Régine Chaninas  
Laudeux-Piatoux - 23260 Basville
- Didier et Odile Labas  
Le Montaurat - 23420 Mérinchal
- François et Danielle Chatoux  
La ferme des Nautas  
Pigerolles - 23340 Gentioux  
<http://perso.wanadoo.fr/les.nautas/>  
[les-nautas@wanadoo.fr](mailto:les-nautas@wanadoo.fr)
- Suzanne Férat  
Les Combles de Gour  
St-Agnant-près-Crocq - 23260 Crocq
- Laurent et Isabelle Bernard  
Diouzidou - 23260 Flayat
- Antoine Trémolières  
Laudeux-Couturier - 23260 Basville  
[a-mh.tremolieres@wanadoo.fr](mailto:a-mh.tremolieres@wanadoo.fr)  
Tél : 05 55 67 41 82

## L'HOMME ET LE MANTEAU VERT

0,56 bêtes (la recommandation de l'OMC étant de moins de 1,4 bête/ha). Florent, le deuxième fils, est particulièrement en charge de la filière porcs qui va jusqu'à la vente directe au marché ; enfin, un nouvel associé, Patrick Pichon, a rejoint le groupe. Plusieurs personnes sont employées à plein temps dans le laboratoire de transformation qui exige la participation de bouchers qualifiés. François et Danielle sont donc à l'origine d'un projet très ambitieux et novateur qui se fixe les objectifs suivants : diversification de la production (porcs, bovins, volailles, ovins), respect de l'environnement, élevage en plein air avec une faible densité de bêtes à l'hectare, reconstruction d'une filière verticale reliant directement le producteur au consommateur sans passage par la grande distribution agroalimentaire.

De la conversation que nous avons eue voici quelques points essentiels. Ils sont handicapés par la faible densité de la population locale qui est de 5 à 10 habitants au km<sup>2</sup> soit 130.000 h. pour toute la Creuse alors que le XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris où Florent a fait un marché récemment, a 250.000 habitants, soit 300 à 400 au km<sup>2</sup>. Pourquoi faire de bons produits si on ne parvient pas à les vendre ? Donc, ils font des marchés de pays où leurs produits sont appréciés, indépendamment de l'aspect production bio (ils n'ont pas de label bio) et, 4 à 5 fois par an, des marchés à Paris ou à Lyon, conscients que c'est une voie d'avenir. Mais la partie vente des produits transformés (porc et volaille) est complètement distincte de l'activité bovine.

Alors que pour la transformation de porcs et volailles, ils sont en prise directe avec le marché, sans aucune aide, pour ce qui est des bovins, et c'est un problème, il y a deux niveaux de subventions :

- au niveau national, les subventions sont du type DPU (droit paiement unique) qui découple la production de la subvention, c'est-à-dire que l'agriculteur touche une prime à l'hectare indépendamment de sa production : c'est la ligne politique européenne pour se mettre en accord avec les directives de l'OMC (soutien aux agriculteurs mais pas à la production agricole). Cela signifie que, dans peu de temps, certains agriculteurs pourront ne

plus produire tout en touchant des sommes considérables. L'arrière-pensée politique est de dire que l'on découple l'acte de rémunération de l'acte de production, ce qui est tout à fait artificiel.

*«Cela veut dire que l'Europe renonce à une certaine concurrence internationale. Cela veut dire, aussi, que les décideurs politiques ou économiques, en France, ont choisi de vendre, d'exporter des voitures, des ordinateurs, du knowledge... et de payer les agriculteurs à ne rien faire»* précise François.

- dans la PAC, un deuxième volet concerne l'occupation de l'espace. Dans une région comme la Creuse, par exemple, la prime montagne est versée : du fait de l'altitude (environ 900 m), l'OMC considère qu'il est normal de pallier ce handicap.

La PAC se préoccupe aussi de l'occupation du territoire pour empêcher l'environnement de se détériorer. C'est le principe de la prime découplée. En France, les syndicats se sont battus pour s'opposer à un découplément total : ainsi, par exemple, pour la prime céréale, 25 % seulement de la prime sont découplés mais, pour le bovin mâle, 100 % sont découplés.

Du point de vue de l'occupation agricole, le nombre d'agriculteurs a diminué. Les propriétés sont passées de 40 hectares dans les années 70, à 100 hectares il y a dix ans. La diversification est encore très faible.

Pour ce qui concerne la ferme auberge, il y a, bien sûr, des raisons économiques à sa création mais il y a aussi un désir d'accueil et l'occasion de discuter avec d'autres gens, de s'ouvrir.

Cette vie ? Un choix librement accepté.

### 4- Vaincre l'adversité : *Suzanne Férat*

Bien différente est l'histoire de Suzanne Férat. Suzanne et son mari, Serge, sont de typiques post-soixante-huitards. Ils vivaient à Reims où Serge était artisan dans le bâtiment... Ayant fait faillite, après 1968, il descend en Creuse en novembre 1970 et loue une maison à la Mazière sur la commune de Saint-



Georges-Nigremont. Toute la famille avec les trois enfants s'installe en Creuse le 13 décembre 1970. Ils voulaient, à cette époque, faire de l'élevage. Peu expérimentés, ils rencontreront beaucoup de

difficultés et vont se heurter, en outre, à l'hostilité locale ce qui les ramènera à Reims, en 1972. Cependant, ils restent irrésistiblement attirés par leur projet d'installation en Creuse d'autant plus que de très bons amis du pays leur ont fait part de leurs regrets de les voir partir.

C'est alors qu'un ami de Dougnat partant à la retraite, leur propose de leur vendre ses terres. Mais la situation est complexe, la SAFER donnant, aux agriculteurs, un droit de priorité sur les terres. Ils proposent donc à leur ami d'acheter ce qui restera et dont personne ne veut. C'est ainsi qu'ils achètent trois hectares dont la plus grande partie dans un petit vallon escarpé et rocheux où coule un petit torrent, «les combles de Gourd». En 1973, ils commencent à défricher le terrain et à aménager des accès. Sans électricité et sans eau, ils bâtissent de leurs mains (tout en vivant toujours à Reims), une assez extraordinaire maison en bois. Dans le but de se réinstaller complètement en Creuse, ils se rendent à la mairie pour régulariser leur situation, c'est-à-dire pour demander un permis de construire *a posteriori*. Mais, drame, ils découvrent que les 20 ares sur lesquels ils ont construit la maison ne font pas partie de leur propriété, ce qui les entraînera dans une cascade de difficultés, procédures, péripéties administratives et judiciaires émaillées de dénonciations, jusqu'en 1984. Malgré tout, à partir de 1976, ils se sont installés dans leur maison, Serge reprenant son métier d'artisan maçon.

En 1980, Serge et Suzanne ont un grave accident de voiture qui va accentuer leurs difficultés car Serge va tomber dans une dépression profonde qui durera jusqu'en 1989. C'est une période noire de leur vie...

En 1980, Suzanne décide alors d'élever des canards gras. Elle prend conseil et entame un stage de formation de deux mois : ce sera le déclic salu-

taire pour Serge qui l'accompagne lors de toutes les visites d'exploitations et partage son projet.

Au retour, en mai 1980, ils redémarrent le jardin et Serge fait un stage d'agriculture et tourisme au lycée agricole d'Ahun.

Par contre, tous les prêts leur sont refusés. Malgré tout, grâce à l'aide d'amis, ils construisent le laboratoire de transformation qui sera inauguré en 1996. Ils se partagent le travail : Suzanne s'occupe de la production et Serge de la commercialisation.

Mais la série dramatique continue. Serge, atteint d'un cancer fulgurant, décède au début de 1998. Avec un courage extraordinaire, Suzanne poursuit seule le projet. Malgré les pressions, elle refuse une extension exagérée de son exploitation. Elle est décidée à vivre de façon modeste sans entrer dans une fuite en avant dans l'extension de sa production. L'élevage se procure des canetons de 15 jours qui sont élevés dans les prés et dans les mares des combles de Gourd puis gavés et transformés. Suzanne a limité sa production à 360 canards par an (30 par mois). Seule, elle ne peut faire davantage. Durant la phase d'élevage et de gavage, il ne faut guère plus de 5 heures par jour. Mais, chaque mois, durant les 12 jours d'abattage et de transformation, elle travaille de dix à douze heures par jour.

Après avoir longtemps vendu sur les marchés locaux (activité qu'elle aime), elle se contente maintenant de la vente à domicile qui lui assure, à la veille de sa retraite, estime-t-elle, un revenu qui permet une vie heureuse. Ses trois enfants sont demeurés en Creuse où ils exercent d'autres activités. Elle envisage une retraite pleine de choses passionnantes.

### 5- Une aventure bio : Laurent et Isabelle Bernard

Laurent et Isabelle sont de très jeunes producteurs. Ils ont trois enfants : Hugo, Romane et Elie.

Laurent, originaire de la région parisienne, depuis l'enfance rêvait de devenir paysan. Il passait ses

## L'HOMME ET LE MANTEAU VERT

vacances à travailler dans des fermes et, tout particulièrement, comme berger. Ses parents n'étaient pas favorables à cette vocation c'est pourquoi il leur promit d'étudier jusqu'au baccalauréat. Dès le bac passé, il part une année entière comme berger dans les Pyrénées où il apprend à faire le fromage de brebis.

Il aime cette expérience, mais souffre quand même énormément de l'isolement. Il travaille alors quelques mois en usine, puis suit une formation de palefrenier qui l'amènera au Haras de Pompadour puis à Gouzon, dans la Creuse et au hameau de Diouzidoux, sur la commune de Flayat. Là, son employeur élève des vaches mais anime aussi un club hippique à Aigurande (dans la Corrèze toute proche). C'est à Diouzidoux qu'il rencontre Isabelle qui va devenir sa femme. Isabelle était arrivée en Creuse par l'ANPE et travaillait - elle travaille encore - comme animatrice dans un centre pour handicapés situé à La Courtine (à une dizaine de kilomètres). Laurent, dans la même ferme, s'occupe progressivement des vaches. Au cours des années suivantes, il fera différentes expériences mais rêve de créer une ferme pédagogique..

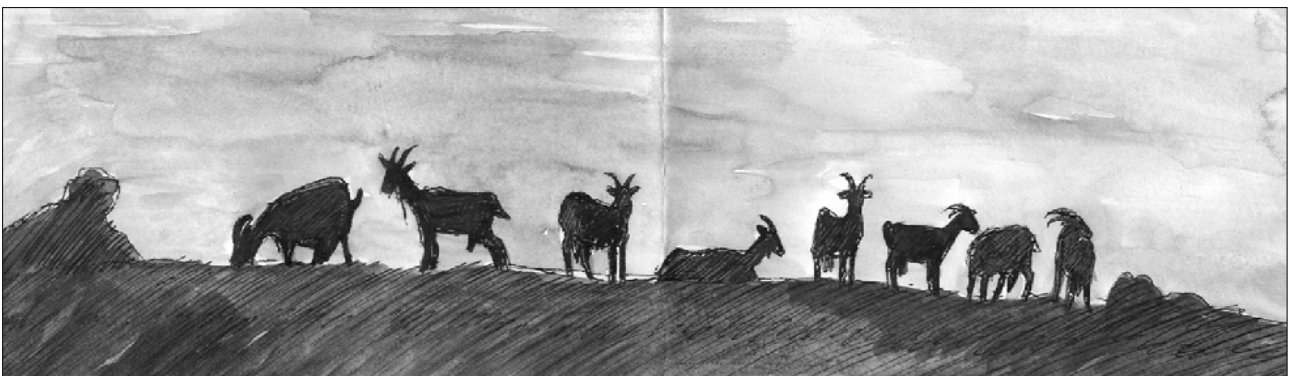
En 1996, le propriétaire de la ferme de Diouzidoux décide de quitter son exploitation. Dans le cadre de la ferme paternelle, il souhaite que s'implante une activité originale et écologique. Il propose à Laurent et Isabelle de reprendre la ferme. Il accepte et s'y installent en janvier 1997, mais Isabelle garde son emploi. Ils louent 34 hectares (désirant ne pas partir sur une trop grosse exploitation) pour élever des vaches et faire du fromage. Mais ayant trop peu de bêtes pour assurer un revenu, ils décident d'ajouter aux vaches, un éle-

vage de chèvres. Au bout d'un an, il se révèle que c'est un travail infernal que de mener la traite des vaches et celle des chèvres de front avec toute la fabrication du fromage. Ils se concentrent alors sur les chèvres pour ce qui est du lait et des fromages. Ils gardent néanmoins les vaches et élèvent une race assez polyvalente, maintenant bien abandonnée, *la férandaise*, une vache du Puy-de-Dôme et de la Combraille. Ils élèvent aussi quelques vaches *salers*... Ils touchent peu de primes et vendent les vaches directement à des consommateurs grâce à un accord avec les abattoirs de Giat qui ont ouvert un atelier de découpe dans lequel on traite ce genre de produit.

Laurent et Isabelle sont des agriculteurs bio militants et convaincus. Ils ont donc le label bio pour leurs produits et se plient au sévère cahier des charges exigé. Ainsi, pour recycler le petit-lait des chèvres et des vaches, ils élèvent aussi quelques cochons bio. Tous les aliments fournis aux bêtes sont garantis bio. Ils vendent uniquement à la ferme et sur les marchés locaux.

L'implantation a été difficile et très lente. Laurent nous a décrit ses premiers marchés où même des gens qui le connaissaient parfaitement dans le pays passaient sans tourner la tête. Il faut dire qu'il y a quelques années le terme bio était très mal perçu par l'agriculture traditionnelle (pourtant souvent très biologique) et par les consommateurs locaux.

Laurent et Isabelle nous ont fait part de leurs difficultés et de leurs découragements. Ils n'ont jamais renoncé. Néanmoins, Laurent nous a confié que la somme de travail était telle (du soleil levé au soir largement couché) pour une rentabilité économique



faible et toujours menacée que l'équilibre de la famille avait bien souvent été mis en péril.

Les choses se sont progressivement améliorées. Maintenant, Laurent vend bien sur les marchés et à la ferme. Ses produits sont très appréciés. Il doit même engager un aide au plus fort de la saison fromagère. Il fait aussi quelques marchés purement bio.

Laurent, qui joue de l'accordéon, a abandonné la musique mais compte bien reprendre un jour. Isabelle aime peindre et dessiner. Elle espère monter un atelier d'activité artistique pour les enfants. Leurs enfants sont manifestement heureux et épanouis au milieu de leurs animaux. Ils sont maintenant très bien intégrés dans la vie du pays.

### De quel poids pèsent ces initiatives ?

A travers le cas de Denis Chaninas, nous rencontrons un problème général auquel est affronté l'agriculteur d'aujourd'hui, celui qui est intégré dans le circuit agroalimentaire dominant : une sorte de course sans fin pour lutter contre une concurrence internationale de plus en plus grande. Il s'agit donc de réinvestir constamment, de rechercher de nouveaux types de production.

L'agriculteur moderne est donc un homme qui passe sa vie à rembourser des prêts même si, comme Denis, il a hérité, au départ du capital foncier et de l'outil de travail de ses parents. Il est clair que Denis est un homme heureux d'avoir su adapter la vieille exploitation traditionnelle aux exigences de l'agriculture moderne cependant il exprime une inquiétude certaine : il constate que l'augmentation ou la diversification de sa production n'augmente certainement pas son revenu en proportion du travail investi. Il se sent, bien sûr, extrêmement dépendant du système européen d'aide à l'agriculture. La question est : à quelle sauce vont-ils donc nous manger ? Les agriculteurs que nous avons rencontrés préféreraient que la viande (ou toute production agricole) soit payée à un prix juste, plus élevé, correspondant au prix du travail et de l'investissement, mais ils reconnaissent que, sans ce système de primes, ils ne pourraient pas vivre.

Quoique leur démarche soit très différente, une sorte d'inquiétude comparable apparaît chez François Chatoux et sa famille : allons-nous rester de vrais agriculteurs capables de nourrir les

humains, ou allons-nous nous transformer en vestige du passé ? Deviendrons-nous les «sauvages» du *Meilleur des mondes* ?

Comme Denis, Danielle et François ont bénéficié, au départ, de l'héritage de leurs parents et d'un engagement financier très important ; ils ont créé une véritable petite entreprise. En particulier, l'investissement dans un laboratoire de transformation aux normes européennes est vraiment considérable. La famille Chatoux est porteuse d'un projet très ambitieux : rétablir non seulement une diversité de la production qui s'oppose justement aux spécialisations extrêmes de l'agriculture actuelle, mais aussi et surtout rétablir une filière verticale et un système de vente par relation directe avec le consommateur et ceci dans une perspective de rentabilité économique. Ce qui est très audacieux et novateur dans cette démarche, c'est de se placer sur le même terrain économique que la grosse agriculture productiviste. Il est clair qu'ils combattent pour démontrer que l'on vivra aussi bien et peut-être mieux d'une production de porcs *cul noir* de qualité élevés de façon extensive que d'un élevage de porcs industriel intensif. Il faut savoir qu'il s'exerce actuellement, sur le plateau, une forte pression pour installer de telles exploitations.

Chez Odile et Didier Labas, comme chez les Chatoux, l'accueil touristique est un élément clef de leur démarche, à la fois au plan économique et humain. C'est une chose qui paraît peu ou pas prise en compte par les experts de l'agriculture, mais l'accueil paysan a permis de sauver un nombre non négligeable de

## L'HOMME ET LE MANTEAU VERT

petites exploitations. Bien sûr, il est de bon ton d'insister sur le faible poids économique de ces innovations.

Mais observez bien ce tableau, car il est impressionnant. En 12 ans, plus de 350 000 exploitations ont disparu (une perte de 34 %). Dans le même intervalle, le nombre des fermes auberges augmentait de 11 %. Mais ce qui est important, c'est aussi le symbole que cela représente : l'agriculture renoue avec une de ses fonctions sacrées. Elle met l'homme en contact avec le manteau vert qui le nourrit. Se nourrir ce n'est plus seulement s'alimenter, c'est aussi le plaisir, la rencontre avec un pays et ses habitants. Le contraire d'un tourisme vide de vie.

La démarche de Laurent et Isabelle présente beaucoup d'analogies avec celle de Suzanne et Serge Férat. Ils font partie de tous ces gens jeunes qui, après les événements de mai 68, ont décidé de

gés dans le monde associatif, ils ont été élus dans les conseils municipaux. Leurs enfants se sont, très généralement, implantés dans la campagne.

Leur démarche est plus individuelle, mais aussi plus radicale. Ils partent avec très peu de moyens. Ils voudraient démontrer qu'une vie heureuse est possible sans rentrer dans cette énorme machine économico-financière qui mène l'agriculture d'aujourd'hui. Cependant, ils sont soucieux de se faire reconnaître au niveau régional et, d'ailleurs, cela leur est impératif pour réussir leur projet.

Laurent et Isabelle sont les seuls des producteurs avec qui nous avons dialogué qui se réclament officiellement de l'agriculture biologique. Pour Laurent, l'agriculteur biologique est celui qui trouve dans le sol tout ce qu'il lui faut pour produire et qui rendra au sol ce qu'il lui a pris pour respecter le cycle de la vie. Il est clair que la

démarche «bio» est une démarche idéologique et philosophique. Là aussi, les chiffres montrent que le poids de l'agriculture biologique est extrêmement faible. D'après le ministère de l'agriculture, la France compte actuellement 6.800 exploitations bio, couvrant 220.000 ha, soit moins de 1 % de la surface agricole utile. À titre de comparaison, la surface totale des

<b>Restauration et hébergement stagnent depuis 1988, en France</b>				
Exploitations proposant	1988		2000	
	Nombre	Proportion en %	Nombre	Proportion en %
Une restauration	3077	0,3	2 973	0,4
Un hébergement (camping)	15 080	1,5	12 795	1,9
Une restauration et un héberg.	1 694	0,2	1 878	0,3
Ni restauration ni hébergement	1 000 282	98,4	649 917	97,9
<b>Ensemble</b>	<b>1 016 755</b>	<b>100,0</b>	<b>663 807</b>	<b>100,0</b>

Source : Agreste - Recensement agricoles 1988 et 2000

recréer une autre vie. Là aussi, il est de bon ton de regarder tout cela de haut et même avec un véritable mépris. Les citadins comme les ruraux ont beaucoup ri d'eux. Ils ont eu tort. Tout d'abord, il leur a fallu un courage exceptionnel pour entreprendre et parfois réussir cette reconversion. Là aussi, le phénomène n'a pas eu un gros poids économique ; par contre, il a eu, à long terme, un impact certain et important sur la vie dans les campagnes car tous ces nouveaux venus ont eu des enfants, ils ont réclamé des écoles, ils se sont enga-

exploitations bio en Europe est de 2 millions d'hectares. D'après la Confédération paysanne, la France serait aujourd'hui le sixième producteur européen de produits biologiques, derrière l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la Suède et le Danemark. Même si le marché bio demeure un micro-marché (il représente moins de 1% de la consommation alimentaire totale), la production hexagonale ne suffit pas à satisfaire la demande. En 1997, la France a dû importer 30 000 tonnes de produits bio.



## ... Quel peut être le rôle de la science ?

*La question est : les scientifiques, les biologistes peuvent-ils apporter quelque chose dans cette recherche d'une nouvelle agriculture ?*

*La réponse est : oui, certainement et ils ne le font pas assez. Nous sommes dans une situation assez manichéenne : d'un côté, ceux que l'on juge «passésistes», «nostalgiques» d'un passé révolu. C'est dans ce schéma qu'on enferme les écologistes, les opposants aux OGM... de l'autre, les «optimistes», les «croyants du progrès».*

*Mais le scientifique est censé apporter, non pas une réponse, mais des arguments objectifs de réflexion. Le fait-il ? Je ne le pense pas.*

*En effet, aujourd'hui, le chercheur est clairement un élément de cette énorme machine technico-productiviste. Le directeur de recherche à la retraite que je suis écoute, comme chacun, mais avec plus de recul que quand il était en activité, les proclamations de nos «décideurs» : seule l'augmentation du taux de croissance crée l'emploi. Seuls les pays qui consentent un effort financier important pour la recherche seront compétitifs demain etc...*

*Je me souviens alors de l'hypothèse proposée dans les années 1973, par Van Valen, un évolutionniste de l'école de Chicago (celle même qui produit les champions de l'économie libérale). C'est l'hypothèse dite de la «reine rouge». Van Valen s'interroge sur l'avantage de la complexification des espèces au cours de l'évolution. Nous ne pouvons ici entrer trop profondément dans cette théorie complexe et passionnante. Venons simplement à la conclusion de Van Valen : il constate que les espèces, à mesure qu'elles évoluent en se complexifiant, n'augmentent ni ne diminuent leurs chances de survie. Pour simplifier, disons que si l'on considère que l'homme est une forme extrêmement complexe résultant d'un très long processus évolutif, il n'a pas plus de chance d'éviter l'extinction que la plus simple des bactéries. Mais alors, à quoi sert l'évolution ? Alors, notre savant devient poète et il se souvient du livre de Lewis Carroll : «Alice au pays des merveilles», livre où une étrange reine rouge entraîne Alice de l'autre côté du miroir, dans une curieuse course immobile. Alice s'étonne : «Dans mon pays, quand on court c'est pour arriver quelque part. Ici, lui répond la reine rouge, c'est différent, on court en restant immobile. On court simplement pour ne pas se faire dépasser».*

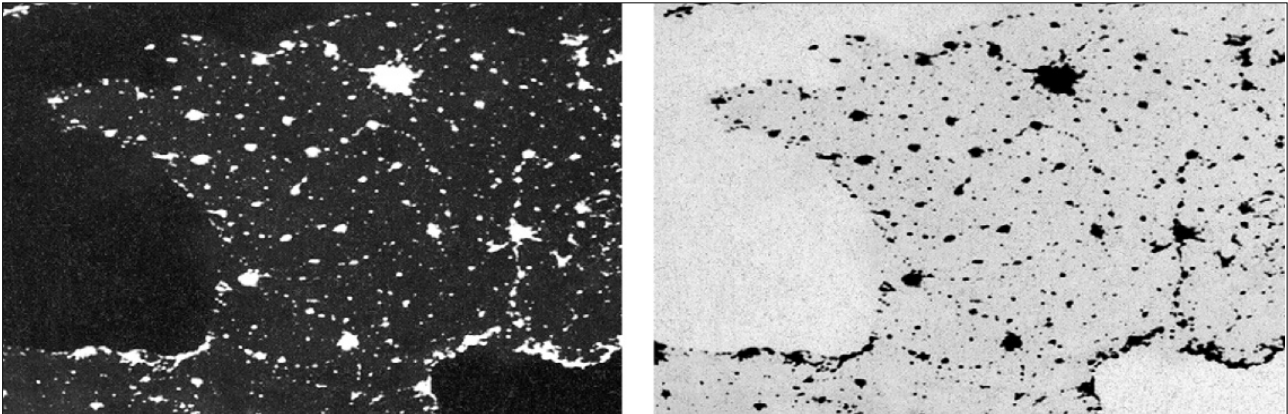
*Cela ressemble fort à Denis me disant : je travaille de plus en plus, mais je gagne toujours la même chose. Cependant, je dois investir, travailler de plus en plus sous peine de disparaître.*

*Vous vous souvenez sûrement du facteur de «Jour de fête», un homme qui faisait parfaitement son boulot. Il apportait les lettres aux gens fort civilement. Tout le monde était content. Mais voilà qu'il voit les facteurs américains au cinéma. Alors il comprend qu'il lui faut se mettre à courir non pas pour améliorer son travail, mais pour ne pas être dépassé par les Américains.*

*Le chercheur d'aujourd'hui ressemble, d'ailleurs, furieusement au facteur François de «Jour de fête» : son obsession première est de ne pas être dépassé par les Américains.*

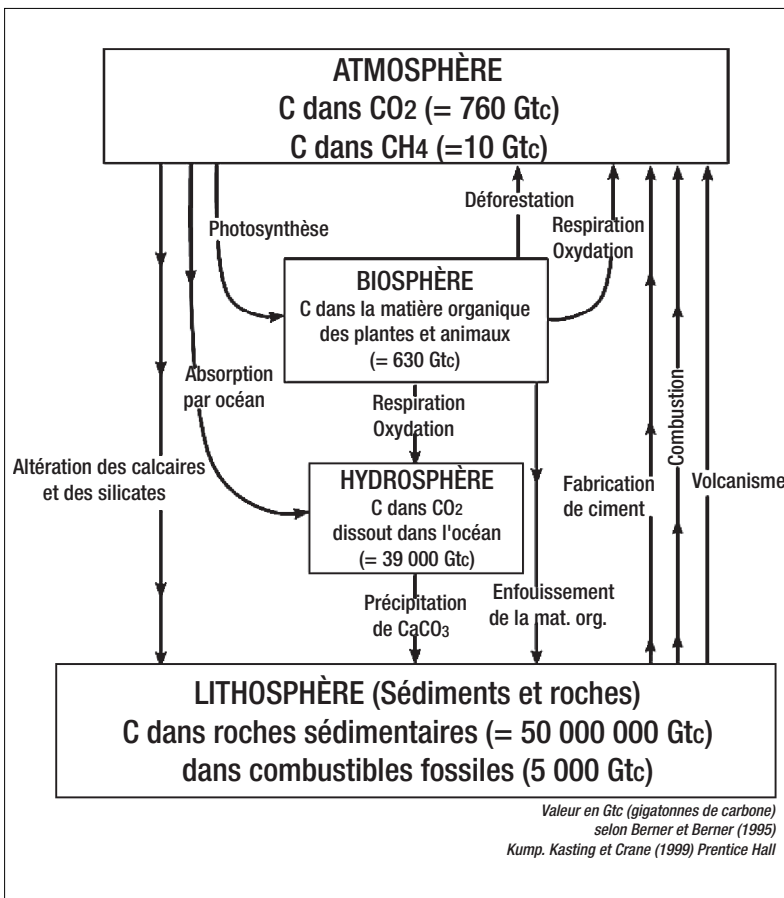
*Mais un chercheur retraité arrête de courir. Il se met à marcher plus ou moins tranquillement acceptant de se faire dépasser par les autres. Il découvre alors parfois un autre paysage.*

# L'HOMME ET LE MANTEAU VERT



La France le jour, la France la nuit. La photo satellite à gauche a été prise la nuit et montre l'émission de lumière sur tout le territoire. A droite, nous avons simplement tirée en négatif cette photographie. La répartition des taches noires représente assez fidèlement la répartition de la consommation d'énergie et de l'émission de gaz carbonique.

En moins d'un siècle, l'homme et sa civilisation auront quasiment épuisé les réserves de charbon et de pétrole, soit des millions de siècles de carbone accumulés sous forme de combustibles fossiles par l'activité du manteau vert, la photosynthèse.



Nous consommons près de 30 % de l'énergie fixée sous forme de matière organique par la photosynthèse.

Hors l'énergie nucléaire, il nous reste au mieux quelques centaines d'années de réserves fossiles.

Tout scientifique sérieux, et particulièrement s'il est biologiste ou écologiste, ne peut avoir qu'une attitude : d'urgence arrêter cette folie. L'augmentation folle de l'activité humaine va tuer le manteau vert et tous les êtres vivants qu'il porte. Les problèmes d'augmentation de la température liée à l'augmentation de la concentration en gaz carbonique sont des brouilles à côté du problème majeur et incontournable de l'urbanisation forcée de la planète qui va épuiser l'eau potable, détruire le manteau vert. L'agriculture industrielle participe à cette gigantesque dérégulation.

Donc, le devoir de tout scientifique conscient est de crier haut et fort : oui à

une autre agriculture. Tout projet de développement agricole ou industriel devrait aujourd'hui obligatoirement répondre à l'impératif de respect des cycles de la biosphère.

**Consommation mondiale d'énergie en 1990**

Type d'énergies	%	Gtep
Pétrole	31,8	2,8
Charbon	26,1	2,3
Gaz naturel	19,3	1,7
Hydro-électrique	5,7	0,5
Traditionnelles (1)	10,2	0,9
Nucléaire	4,5	0,4
Energies renouvelables	2,3	0,2
<b>Total</b>	<b>100</b>	<b>88,8</b>

(1) Bois et biomasse

*Peut-être en parcourant cet article vous êtes-vous dit : - Tiens, on n'a pas parlé des OGM (organismes génétiquement modifiés). Et cela est vrai, durant les conversations que nous avons eues en préparant ce texte, nous n'avons pas parlé des OGM et pourtant c'est un sujet particulièrement brûlant en Limousin où un peu plus d'une dizaine de communes de la Creuse et de la Haute-Vienne ont pris, l'an dernier, des arrêtés communaux interdisant la culture d'OGM sur leur territoire dans le but de protéger l'agriculture biologique. Ces arrêtés ont, pour le moment, été invalidés. Mais les Limousins sont majoritairement opposés à la culture des OGM.*

**Que peut leur dire le scientifique ?**

*Il ne peut, comme un certain nombre de militants, déclarer que les OGM sont obligatoirement dangereux, toxiques et inutiles. Il doit informer le public de l'avancée technologique et scientifique que représente la production de plantes OGM. Cependant, il ne peut, en toute rigueur, affirmer que nous avons la certitude de l'innocuité des OGM. On parle des OGM, comme d'un ensemble homogène, alors que chaque OGM représente un cas particulier qu'il faut étudier spécifiquement.*

*Il est clair que le principe de précaution lui ordonne de déclarer : ne nous lançons pas inconsidérément dans la culture des OGM en plein champ. Si le sort alimentaire de l'humanité dépendait des OGM, alors, peut-être, pourrait-on prendre le risque. Mais il est clair que les ressources alimentaires des pays développées sont largement suffisantes pour en nourrir les habitants. Il est clair aussi que, dans les pays en voie de développement, le problème de la faim ne saurait être résolu par la simple culture des OGM.*

**Estimation des réserves d'énergie selon la consommation annuelle de 1990**

Type d'énergies	Gtep	Nombre d'années de réserves
Charbon	496	197
Lignite	110	293
Pétrole	137	40
Gaz naturel	108	56
Nucléaire classique	167	417
Nucléaire surrégénérateur	8400	21000

*Un scientifique honnête doit reconnaître que la défiance envers les OGM est justifiée et que nous ne devons pas accepter que de simples considérations économiques forcent les portes de la raison. Il tombe aussi sous le sens que si nous voulons préserver les chances d'une agriculture dite « biologique », il faut que la loi la protège contre ses voisins transgéniques. Car si l'agriculture biologique ne peut porter tort à son puissant concurrent, l'inverse n'est pas vrai.*

*Antoine Trémolières*